DEIMEL Claus and Elke RUHNAU, *Jaguar and Serpent. The Cosmos of Indians in Mexico and South America* (catalogue de l'exposition éponyme au Landesmuseum de Hanovre ; traduit de l'allemand par Ann Leslie Davis), Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 2000, 236 p., ill., cartes

Emmanuel Désveaux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1371>

DOI : 10.4000/jsa.1371

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 299-301

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Emmanuel Désveaux, « DEIMEL Claus and Elke RUHNAU, *Jaguar and Serpent. The Cosmos of Indians in Mexico and South America* (catalogue de l'exposition éponyme au Landesmuseum de Hanovre ; traduit de l'allemand par Ann Leslie Davis), Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 2000, 236 p., ill., cartes », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 88 | 2002, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1371> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.1371>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Société des Américanistes

DEIMEL Claus and Elke RUHNAU, *Jaguar and Serpent. The Cosmos of Indians in Mexico and South America* (catalogue de l'exposition éponyme au Landesmuseum de Hanovre ; traduit de l'allemand par Ann Leslie Davis), Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 2000, 236 p., ill., cartes

Emmanuel Désveaux

- 1 Dans le cadre de l'Exposition universelle 2000, qui s'est tenue à Hanovre et dont le thème général était « L'Homme, la Nature et la Technique », le Landesmuseum de cette même ville a eu l'initiative de s'associer avec le musée ethnographique de Berlin afin de présenter au public une exposition d'ethnologie exotique. L'idée était pertinente dans la mesure où, s'il y a des expériences humaines dans lesquelles ces trois notions apparaissent étroitement imbriquées, c'est bien celles de ces sociétés exotiques que nos aînés avaient encore la commodité de pouvoir appeler primitives. Pourtant, sans que cela soit clairement expliqué dans la préface, l'intention muséographique s'est réduite à n'embrasser qu'une seule partie du monde, en l'occurrence la Mésoamérique et l'Amérique du Sud, tandis que l'orientation du projet semble avoir également été considérablement infléchie puisque l'intitulé final met la cosmologie sur le devant de la scène. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons d'un tel déplacement, nous qui sommes convaincu que les relations entre l'homme et les techniques sont autant du ressort de leurs conceptions « religieuses » que des infrastructures, mais il surprend tout de

même de la part de représentants d'une école de pensée qui nous a accoutumé à des divisions intellectuelles plus rigides.

- 2 Rapidement, l'impression se dégage que tout cela a été dicté par des raisons assez conjoncturelles et tient pour l'essentiel à la personnalité des deux auteurs, E. Ruhnau et C. Deimel, spécialistes respectifs de la Mésoamérique préhispanique et de l'ethnographie du Mexique occidental. Ils se sont réparti la rédaction des quelque seize chapitres, lesquels traitent donc de sujets aussi divers que les Mayas, un intitulé « De l'Ouest à l'Est : Les Colima du Pacifique et autres cultures du Golfe de Mexique » et les Taïno d'un côté, les Huichol, la cuisine mexicaine contemporaine ou un historique de la médecine « naturelle » latino-américaine, d'un autre. Les deux éditeurs et auteurs principaux se sont adjoint les services d'une tierce personne, A. Weßler, pour évoquer en un chapitre les basses terres sud-américaines. Au reste, les textes sont inégaux, ils souffrent du plus ou moins grand degré de spécialisation de leur auteur par rapport au thème traité. Une impression de fouillis se dégage donc de l'ensemble, impression d'autant plus forte que des cadres théoriques, qui nous semblent terriblement désuets, inspirent encore largement certains chapitres. Ainsi, celui consacré à la technologie de la Mésoamérique et des Grandes Antilles préhispaniques parle en termes de « cultures à l'âge de la pierre entrant dans l'âge du bronze ». La vision en aires culturelles étanches, mais jouissant d'éventuelles zones subsidiaires, imprègne pareillement le propos. Elle permet même d'opérer une différence entre Amérique centrale et Mésoamérique, tout en reléguant à des stades inférieurs de développement les cultures des forêts ou des basses terres. Le plus étonnant est que tous les points que nous venons de souligner viennent à l'encontre de ce qu'énonce le titre. *Jaguar et Serpent* constituent bien deux espèces animales fondamentales pour les régions considérées : parfois en opposition, parfois en simple concurrence vis-à-vis d'une autre entité qui serait résolument céleste, elles jouent effectivement un rôle de premier plan dans nombre de cosmogonies des régions embrassées ici. Signalons simplement, que sous diverses variantes combinatoires, cette validité de leur complémentarité s'applique au continent entier (voir *Histoire de Lynx* de Lévi-Strauss). Quant aux auteurs de ce volume, ils ne se donnent guère les moyens d'explorer le caractère transversal de la dualité qu'ils mettent en exergue.
- 3 Parvenu à ce point, le lecteur de cette notice pourrait conclure que l'ouvrage est très mauvais et que, sauf à faire preuve d'une cruauté un peu vaine, il ne voit pas exactement pourquoi on s'est donné la peine de le recenser. En réalité, il n'en est rien. D'abord parce que l'initiative à l'origine de ce catalogue s'avère fort précieuse, permettant de mettre en valeur un patrimoine muséographique de grande qualité. Il suffit pour s'en convaincre de tourner les pages de ce superbe catalogue qui voient défiler de très belles reproductions d'objets archéologiques mésoaméricains et d'objets « ethnographiques ». On est frappé par l'étonnante fraîcheur des objets, notamment de ceux recueillis au début du XX^e siècle par Preuss dans l'Ouest mexicain. Est-ce dû au talent des conservateurs ou à celui du photographe ? Nous savons par expérience que cela risque d'être surtout celui du second. Cela étant, nul doute que l'on doive également faire crédit d'un grand savoir-faire à l'école muséologique allemande en matière de conservation. À ce propos, l'ouvrage révèle une intéressante politique de continuité de la part du musée de Berlin, puisque l'Ouest mexicain reste un domaine de prédilection pour la collecte, étayée, aujourd'hui comme naguère, par un travail de fond ethnographique. Deimel profite manifestement de l'opportunité que constitue la

nécessité d'un catalogue, dès lors qu'une exposition est montée, pour publier cette ethnographie contemporaine. Et c'est tant mieux ainsi.

- 4 Somme toute, il y a encore bien d'autres perles à grappiller dans ce volume. Par exemple (p. 112), la révélation d'un *duho* en pierre provenant de Puerto Rico, dont l'existence semble avoir échappé à J. Kerchache lorsqu'il avait organisé sa grande exposition au Petit Palais¹. À nos propres yeux, le grand mérite de cette pièce est de constituer, dans la perspective transformationnelle lévi-straussienne étendue des mythes amérindiens aux objets, un maillon intermédiaire – aussi bien d'un point de vue formel que géographique – entre le « prototypique » du *duho*, ligneux et haïtien, et les *metate* (sorte de table votive) lithiques que l'on trouve sur le continent. Prétextant de la thématique du serpent, Deimel consacre un chapitre entier à un instrument de musique très répandu dans le Nord-Ouest mexicain (et dont en réalité l'aire de distribution remonte jusqu'à englober l'ensemble du grand Sud-Ouest nord-américain), à savoir le racleur allongé. Il s'agit d'un morceau de bois sommairement travaillé qui comporte sur toute sa longueur des encoches. Le bâton est tenu d'une main. Le son produit résulte du raclement sur ces dents d'un autre bâton, tenu dans l'autre main et plus petit de taille. Là encore, dans une perspective transformationnelle, l'objet retient l'attention puisqu'il apparaît comme un intermédiaire entre, d'une part, les bâtonnets des *stickgames* de la région plus septentrionale du Plateau, d'autre part, le *teponaztli* aztèque (tambour à languette), qui provient donc du Mexique central. Par rapport à la forme des bâtonnets à *stickgame*, le racleur introduit la dissymétrie de même que, certes de manière à la fois démultipliée et atténuée, la fente. Par rapport au *teponaztli*, il figure une inversion. Ce dernier, fait on le sait d'un seul bloc de bois creusé, comporte bien cette fente, mais elle y est devenue unique, tandis que le plein du racleur s'inverse en vide. En revanche, le *teponaztli* restitue la technique du frapper (mouvement *a priori* de haut en bas) qui caractérise le *stickgame* là où le bâton-racleur, en position médiane, implique un mouvement de va-et-vient longitudinal. Rappelons, pour mémoire, que le *teponaztli* est un amphibène : la thématique du serpent, retournée sur elle-même, reste donc très présente. Enfin, on remarquera que les bâtonnets du *stickgame* sont livrés par la nature à l'état brut. Cela peut être de simples bâtons ramassés par terre juste avant que la partie débute, tel que nous l'avons vu récemment faire au Montana. Au sud, le serpent-racleur fait l'objet d'un travail en général assez grossier. Plus au sud encore, le *teponaztli* représente, on le sait, un véritable tour de force artisanal. Il se pourrait alors que même la facture des objets soit de nature transformationnelle (car, n'en doutons pas, les Indiens d'Amérique du Nord ou de l'Ouest mexicain sont capables, eux aussi, de prouesses dans la confection d'objets, de même que les Aztèques devaient posséder des objets à la facture grossière, quand bien même ils ont pratiquement tous disparu).

NOTES

1. Kerchache, J. (sous la direction de), *L'Art taïno*, Paris-Musées, Paris, 1994.

AUTEURS

EMMANUEL DÉSVEAUX

EHESS/Musée du quai Branly, Paris